



Question d'humanité :

racisme, antisémitisme, exclusion.

La concorde et la paix, maintenant.

Nous préparons un thème d'étude pour l'année scolaire 2016-2017. Ce projet a pour fil conducteur le titre présenté ci-dessus. Il va engager plusieurs structures et de nombreuses personnes, jeunes et adultes, de notre lycée et d'autres lieux : les élèves de TL et de TSTI2D, des jeunes de la Plateforme du Quai de la Borde de Ris-Orangis (91, Essonne), la Maison d'Izieu (01, Ain), la librairie "Le Square" de Grenoble, des professeurs du lycée, des intervenants extérieurs. Les travaux se feront, essentiellement, en classe, mais pas seulement. Toutes les activités seront en lien avec le programme de philosophie de Terminale. Ce projet est interdisciplinaire : science, philosophie, histoire, langues, littérature, art. Les jeunes créeront des œuvres en compagnie de l'artiste grenobloise Marie Mathias.

En septembre, nous serons en mesure d'apporter des précisions, si ce projet se réalise...

A titre d'introduction générale, nous vous proposons un texte préparatoire en deux chapitres (gazettes n°31 et 32).

*Avant de vous souhaiter un bel été,
nous vous souhaitons une bonne lecture...*

Mme Perroud, professeure de philosophie, et de nombreuses personnes qui seront présentées ultérieurement, si le projet est en actes...

Cette introduction est un détour préparatoire au travail des notions énoncées en titre, comme sous forme de dialogue, en deux chapitres. Le chapitre I avait pour titre :

Chapitre I. Postulat de départ : **Il y a ceux qui ont la foi. Il y a ceux qui n'ont pas la foi. Et tout le monde a des croyances, plus ou moins conscientes.**

Tous cherchent. Personne ne sait... Voici la suite :

Chapitre II. Et nous avons à vivre ensemble, le mieux possible.

Il y a ceux qui ont la foi - et tous sont très différents les uns des autres - , et ceux qui n'ont pas la foi - et tous sont aussi très différents les uns des autres. Et tous vivent nécessairement ensemble. Ou bien il faudrait instaurer des zones communautaires isolées les unes des autres, des enclaves d'identités pures (nous reviendrons sur ce point dans une

prochaine gazette), des enclos de *superclones*... C'est irréalizable et indigne de notre humanité.

Erri De Luca confie ceci : « Je ne peux pas dire que je sois athée. Le mot d'origine grecque est formé du mot "theos" Dieu, et de la lettre "a" alpha, dite privative. L'athée se prive de Dieu, de l'énorme possibilité de l'admettre non pas tant pour soi que pour les autres. Il s'exclut de l'expérience de vie de bien des hommes. Dieu n'est pas une



expérience, il n'est pas démontrable, mais la vie de ceux qui croient, la communauté des croyants, celle-là est une expérience. L'athée la croit affectée d'illusion et il se prive ainsi de la relation avec une vaste partie de l'humanité. Je ne suis pas athée. Je suis un homme qui ne croit pas. » ⁽¹⁾ Autre passage du même livre : « "Car tendresse j'ai voulu et non sacrifice. Et connaissance d'Elohim plus que des holocaustes." (Osée 6,6). Dans ce vers sec du prophète Osée se manifeste nettement l'impatience envers les formes extérieures du culte religieux, offrandes, sacrifices, alors que la préférence pour une foi exprimée dans l'intimité de soi-même est bien claire. » ⁽²⁾ Spinoza (1632-1677) nous invite à comprendre plutôt que railler : « J'ai mis tous mes soins à ne pas tourner en dérision les actions des hommes, à ne pas pleurer sur elles, à ne pas les détester, mais à en acquérir une connaissance vraie » ⁽³⁾

Nous vivons, nombreux, sur un même lieu : la Terre, dans des nations, des villes, des villages, des familles, etc.

Oui. Alors la Loi religieuse* ou laïque, si elle est juste, dit la même chose, pour ceux qui ont la foi et ceux qui ne l'ont pas : "Respect", c'est-à-dire reconnaissance de l'égalité humaine. « Tout humain a le droit de prétendre au respect de ses semblables, et *réiproquement* il est obligé lui-même au respect à l'égard de chacun d'eux. L'humanité est par elle-même une dignité : l'humain ne peut être traité par l'humain (soit par un autre, soit par lui-même) comme un simple moyen, mais il doit toujours être traité comme étant aussi une fin ; c'est précisément en cela que consiste sa dignité (la personnalité), et c'est par là qu'il s'élève au-dessus de tous les autres êtres du monde qui ne sont pas des humains et peuvent lui servir d'instruments, c'est-à-dire au-dessus de toutes les

choses. De même donc qu'il ne peut s'aliéner lui-même pour aucun prix (ce qui serait contraire au devoir du respect de soi-même), de même il ne peut agir contrairement au respect que les autres se doivent aussi nécessairement comme humains, c'est-à-dire qu'il est obligé de reconnaître pratiquement la dignité de l'humanité dans tout autre humain, et que par conséquent c'est pour lui un devoir de montrer du respect à chacun de ses semblables. » KANT (1724-1804) *Doctrine de la vertu* Deuxième section *Des devoirs de vertu envers les autres humains, concernant le respect qui leur est dû.* § 38.

"Respect" : un seul mot au fondement de tout un programme : éthique, politique, économique. Pour nous qui confondons respect, amour, admiration, crainte et d'autres affects de cet ordre, il n'est pas aisé de mettre en acte ce devoir universel.

On peut dire que c'est dans cette obligation que se loge l'essentiel de l'existence humaine, le sacré (religieux ou non) : ne pas toucher à l'égalité humaine.

Cela montre que même si c'est très difficile (cela nous demande de grands efforts) il est cependant possible de vivre sous cette loi.

C'est une question de désir...

Mais avons-nous ce désir ? Désirons-nous, réellement, la concorde, la paix ? Spinoza, encore lui, rappelle ceci : « Quand nous disons que l'Etat le meilleur est celui où les hommes passent leur vie dans la concorde, nous voulons parler d'une vie humaine définie, non point par la circulation du sang et les différentes autres fonctions du règne animal, mais surtout par la raison : vraie valeur et vraie vie de l'esprit. » ⁽⁴⁾

(*) [En ce cas elle est un don de Dieu, offerte aux humains pour les aider à structurer leur existence, à réguler leurs affects, qui ne sont pas tous bons et même les bons peuvent conduire à la démesure.]



Cartographie imaginaire des enclaves d'identités pures :
l'amour de soi-même la haine de l'autre...

De nombreux textes, religieux ou non, nous imposent cette question : Quel est notre réel désir ? Pas celui qui est affiché intellectuellement mais celui qui est notre vérité intime.

On pourrait se dire que si nous désirions réellement la concorde, la paix, elles seraient en actes ? Nouvelle référence à Erri De Luca : « (...) fraternité. Avec la liberté et l'égalité, elle fait partie d'une trinité laïque et terrestre sur laquelle se fonde une communauté et sans laquelle elle se défait. »⁽⁵⁾

Or nous vivons plutôt dans la discorde... Préférerions-nous la haine et la violence ?

Oui et non... Réaction volontairement ambiguë...

Y a-t-il *quelque chose en l'autre* qui nous est insupportable ? Si oui, quoi ? Est-ce le seul fait d'être autre/différent de nous ?

A quelle satisfaction devons-nous (c'est un devoir humain) renoncer pour vivre bien ensemble ? C'est-à-dire dans la bienveillance qui est le contraire de la malveillance et qui ne doit pas être confondue avec le désir suspect de désirer le bien de l'autre sans lui demander son avis : "C'est pour ton bien" (que je te fais du mal/que je décide à ta place, etc.).

A l'autre, nous lui reprochons d'être ce qu'il est : autre que nous. Nous lui reprochons parfois le seul fait d'être là. Sa seule présence peut nous insupporter. Reproche réciproque car nous sommes l'autre de l'autre. Nous désirons mutuellement imposer notre désir. Nous désirons que l'autre soit comme nous l'exigeons, et réciproquement. Désir rageur de domination...

Voici ce que remarque Spinoza : « La fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la

condition d'être raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une Raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'État est donc en réalité la liberté. [Et], pour former l'État, une seule chose est nécessaire : que tout le pouvoir de décréter appartienne soit à tous collectivement, soit à quelques-uns, soit à un seul. Puisque, en effet le libre jugement des hommes est extrêmement divers, que chacun pense être seul à tout savoir et qu'il est impossible que tous opinent pareillement et parlent d'une seule bouche, ils ne pourraient vivre en paix si l'individu n'avait renoncé à son droit d'agir suivant le seul décret de sa pensée. C'est donc seulement au droit d'agir par son propre décret qu'il a renoncé, non au droit de raisonner et de juger ; par suite nul à la vérité ne peut, sans danger pour le droit du souverain (*), agir contre son décret, mais il peut avec une entière liberté opiner et juger et en conséquence aussi parler, pourvu qu'il n'aille pas au-delà de la simple parole ou de l'enseignement, et qu'il défende son opinion par la raison seule, non par la ruse, la colère ou la haine." ⁽⁶⁾

(*) Souverain : autorité Individuelle ou collective à qui seule "il appartient de faire des lois" (selon Spinoza).



« Partir »
Marie Mathias

La loi juste est cette transcendance qui, simultanément, instaure une distance salvatrice entre nous, et nous unit en posant des limites à notre désir et à nos affects destructeurs. S'assujettir à la loi du respect, se reconnaître comme sujet de cette loi, c'est accepter,

bon gré mal gré, mais accepter fermement - contre son désir de domination, d'humiliation, de chosification/*réification* de l'autre, contre son fantasme de toute puissance qui traite l'autre en chose - c'est accepter, donc, de renoncer à une étrange satisfaction (une jouissance sadique ?). Il s'agit là d'une perte à laquelle nous devons concéder afin de gagner la concorde, la paix, car, comme le fait remarquer Ovide : « Je vois le meilleur et je l'approuve, je fais le pire. » « Video meliora proboque, deteriora sequor. »

On pourrait songer, pour se distraire un peu, que "*Ce dont il est question et dont on ne peut rien dire adéquatement et dont on ne peut démontrer l'existence ou l'inexistence*" est enviable car, s'"Il"est, "Il" n'est pas confronté à tous ces problèmes, alors que nous, si petits, "misérables" comme le dit Pascal, nous sommes face à des épreuves considérables du fait de certains de nos affects et d'autres difficultés. Aussi, le soir venu, nous déposons nos fardeaux de présence-du-passé, présence-du-présent et présence-du-futur au pied du lit, si nous avons un toit, et nous nous déposons sur un matelas accueillant comme portés et, provisoirement, nous nous absentons du monde, dont nous nous reposons, ainsi que de nous-mêmes...

Et si nous avons le bonheur d'aimer et d'être aimé(e) de l'autre aimé(e), alors nous avons la joie d'ouïr battre son cœur sous sa peau caressée, avec la peur d'amour qu'il cesse avant le nôtre de rythmer la vie.

Oui. L'autre, encore... Et il est difficile d'aimer l'autre, tel qu'il est, et pour lui aussi il est difficile de nous aimer. Aimer réellement l'autre c'est probablement

vivre en permanence l'épreuve du rapport à l'altérité, spontanément refusé, c'est probablement s'engager, sans se soumettre, à aimer l'autre avec ce qui n'est pas aimé de lui, avec ce désir commun d'être des allié(e)s pour surveiller - veiller sur - mutuellement, ce terrible désir de destruction qui peut nous animer.

Mais s'il est difficile d'aimer (d'amour, d'amitié, etc.), plus difficile encore est de ne pas aimer. Le renoncement au désir, à tout affect, de l'ordre de l'*idéal ascétique*, par exemple, relève de l'appauvrissement de soi et du retranchement. On s'exclut.

Aimer, n'est-ce pas désirer être aimé(e) et donc se reconnaître modestement comme un être du manque : manque d'être et manque d'autre. Cette conscience du manque est un ouvert qui permet de cajoler l'amour, l'amitié. Alors la bonne distance ménage comme une place vacante ouvrant au désir de présence de cet(te) autre aimé(e), toujours manquant(e) et un peu manqué(e)...

Que serait un humain sans l'autre humain, sans les autres ? « Un quidam disait : « Je ne suis d'aucune école ! Il n'est point de maître vivant auquel je fasse ma cour et je suis bien éloigné d'avoir appris quoi que ce soit des morts. » « Autant dire : Je n'ai besoin de personne pour être une bête ! » » Goethe (?) Que serait notre identité sans rapport à l'altérité ? Une donnée biologique... Que seraient les cultures sans les autres cultures d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui ? Un étiolement mortifère. Nous repoussons ce qui nous construit : l'altérité. Par peur ? Par ignorance ? Par orgueil ? Ridicules que nous sommes à croire en une *identité pure* c'est-à-dire du même-sans-autre. Mais

que serait notre *identité* sans *altérité* ? Un sujet de dissertation de philosophie au Baccalauréat énonce cette difficulté : *Faut-il être seul pour être soi-même ?*

**Question d'humanité :
racisme, antisémitisme,
exclusion.
La concorde et la paix,
maintenant.**

Tel est donc notre thème d'étude, si notre projet est confirmé en septembre.

Spinoza termine son livre *L'Ethique* par ces mots : « Tout ce qui est beau est difficile autant que rare. »

Notes :

- (1) Erri De Luca *Première heure* Ed. Gallimard, coll. Folio p. 11 https://fr.wikipedia.org/wiki/Erri_De_Luca
- (2) *Première heure* Ed. Gallimard, coll. Folio p. 107
- (3) Spinoza https://fr.wikipedia.org/wiki/Baruch_Spinoza Lettre 30 ; TTP, Chap. XVI, §§1-4 et E. III, Préf.
- (4) *Traité de l'Autorité politique*, Chapitre V, §§. 4-5
- (5) *Les saintes du scandale* Ed. Gallimard, coll. Folio p. 15
- (6) *Traité théologico-politique*, 1670, chapitre XX, trad. Ch. Appuhn, Éd. Flammarion, coll. GF, 1965, p. 329-330.
- (7) OVIDE, Publius Ovidius Naso (-43 - 17/18) Ovide, *Métamorphoses*, VII, 20, Cité par Spinoza, *Ethique*, IV, Proposition XVII, p. 503, éd. Pléiade

Nous vous souhaitons un bel été !



« La Joie »
Marie Mathias